

« Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? »

REGARDS SUR LA NUPTIALITÉ EN JÉSUS

Parabole en guise d'introduction

Un jour, un moine, peintre d'icônes, m'a donné une parole : sept mots seulement. Je l'ai remercié et l'ai mise dans la poche de mon imperméable. C'était un jour très gris.

Un autre jour de pluie, beaucoup plus tard, tirant de ma poche un mouchoir, j'y ai découvert une minuscule perle d'or : la parole du moine ! je l'avais complètement oubliée. Elle était très belle. Curieusement j'y discernais un visage humain.

Au fil des ans, à force de la perdre, de l'enfouir et de la retrouver, elle s'est mise à grandir, grandir jusqu'à devenir immense. Aujourd'hui je la vois comme un temple d'or transparent où des milliers de gens peuvent entrer et sortir. Et j'ai à peine commencé à la regarder.

Sept mots seulement : « Seigneur- je- sais- que- tu- m-'aimes. »

Les gens passent et défilent dans la rue. On voudrait tant leur montrer la perle joyeuse du moine qui permet de voir le monde à l'envers, c'est-à-dire à l'endroit, le vrai, mais ils n'ont pas le temps.

Il m'est venu à l'esprit que la meilleure façon de leur donner la parole-perle était de faire comme le moine. J'ai donc évoqué chez moi la possibilité d'entrer au Monastère. Hélas, ma décision suscita un tollé général. Je devais me marier au plus vite ! J'ai dû faire face à des milliers de questions et d'objections. Il m'était évidemment impossible de répondre à toutes. Il aurait fallu pour cela au moins cent ans. C'est pourquoi j'ai décidé d'entrer d'abord et puis de faire confiance.

Or, dans cette forêt de questions, la plus fréquente, la plus impertinente, la plus pertinente aussi, provenait de la Bible : « Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? » (Ct 5, 9). Je l'ai donc emportée au Monastère, afin de l'y scruter et d'essayer de comprendre pourquoi la perle d'or laissait entrevoir un visage et pourquoi la parole s'est dilatée jusqu'à devenir temple.

Le propos de cet article est simplement une petite tentative d'y répondre.

1. Une sœur en Terre Indienne

Mon bien-aimé est arrivé chez moi.

Après des siècles d'attente, la femme amoureuse a retrouvé son époux.

Je lui ai fait l'offrande de bijoux précieux et l'ai entouré des lumières de mon adoration.

Le bien-aimé m'a envoyé son message car il est plein de bonté pour moi. [...]

Ô océan de bonheur, tu as pris place dans mon âme (103)¹.

Ces paroles sont adressées à Krishna² par une princesse née peu avant 1500 au Rajasthan : Mirabai. Des légendes ont fleuri depuis autour de sa vie. Les érudits s'accordent néanmoins pour dire qu'elle aurait contracté un mariage politique vers 1516. Veuve très jeune et sans enfants, Mira se détacha progressivement de la vie de palais, malgré incompréhensions et persécutions, pour vivre une vie de nomade dans la pauvreté et le renoncement, chantant sans fin les louanges de Krishna dont le « souvenir » la hantait. L'Inde a reçu d'elle une splendide collection de chants mystiques apparentés au courant dévotionnel de la Bhakti³.

Mira surprend par sa passion et sa dévotion à son Seigneur aimé par-dessus tout, défiant tout respect humain, tout souci des convenances et des privilèges de sa caste.

¹ *Chants Mystiques de Mirabai*, Texte hindi traduit et commenté par Nicole Balbir, Paris, (Les belles lettres), 1979. En anglais, entre autres : *The devotional poems of Mirabai*, translated with introduction and notes by A. J. Alston, Delhi, Motilal Barnassidass, 1980-2005. Ces deux traductions se basent sur le texte de Acharya CHATURVEDI : *Mirambai ki Padavali*. J'utilise ici la traduction et la numérotation de Nicole Balbir.

² Incarnation la plus populaire du dieu Vishnou. Il s'agit d'une manifestation de la divinité dans le sens d'un « avatar », ou descente, ou apparition sur le théâtre du monde de Vishnou revêtu de costumes divers.

³ De la racine « Bhaj » qui veut dire partager. L'idée de fond est que Dieu (Bhagavan, de même racine) permet à ses dévots, ses Bhaktas de partager quelque chose de sa propre nature et de son esprit s'ils s'offrent à lui dans un mouvement d'amour sincère (ALSTON, *op. cit.* p. 9).

Ô Ranaji (prince), avoir mauvais renom à cause de mon bien-aimé m'est une douceur.

Qu'on me méprise ou qu'on me loue, je continuerai à marcher à contre-courant.

Dans la voie étroite j'ai rencontré mon guru,
Pourquoi retournerais-je en arrière ? (33).

À l'instar de la bien-aimée du Cantique, elle chante : « Mon bien-aimé est à moi et je suis au bien-aimé » (76 ; 84). Car il est pour elle « la source de sa vie et son souffle même » (4), « son souci, sa mémoire et l'objet de sa méditation » (21), son véritable amant (20) dont la douce image demeure en elle (7). Elle lui a fait l'offrande totale de sa vie. Elle sait qu'elle a trouvé l'époux parfait et le célèbre avec fierté :

Les lacs ne m'intéressent pas, et qui se contenterait des étangs ?

La Ganga et la Yamuna ne m'intéressent pas davantage ; moi, je vais droit à l'océan.

Pour parvenir à la cour de Krishna, je n'ai nul besoin d'entretenir des relations sociales.

Je n'ai nul besoin d'avoir affaire à ses courtisans,
car j'ai déjà ma place parmi ses dignitaires.

Je suis déjà installée sur le fer solide, je n'ai que faire du verre et de l'étain.

Je ne m'intéresse pas à l'or et à l'argent,
mais je fais le commerce des diamants.

Mon heureuse destinée s'est éveillée, et je traite avec des monceaux de joyaux.

Délaisse-t-on la coupe d'ambrosie pour boire de l'eau amère ?

J'ai réussi à faire connaissance du groupe des dévots et à rencontrer le Seigneur ;

je resterai à l'écart des gens du monde.

Mira dit que son maître est Girdhar nagar⁴ et qu'il comblera tous ses désirs (24).

Et en vraie princesse Rajpoute elle chante :

Qui descendra d'un éléphant pour s'asseoir sur un âne ?

Une telle folie n'existe pas (25).

Venez, mes compagnes, cessez d'aller chez les autres et réjouissez-vous.

Perles et bijoux sont faux et brillent d'un faux éclat,

Tous les ornements sont faux. Seul est vrai l'amour de mon bien-aimé.

⁴ « Celui qui soulève les montagnes » attribut de Krishna.

Faux sont les vêtements de soie et faux les célèbres saris du sud.
Seuls sont vrais les haillons de mon bien-aimé.
Qui les porte, garde le corps pur (26).

Cependant, cet amour fervent sera mis à l'épreuve, et de nombreux poèmes de Mirabai évoquent l'angoisse de la séparation. Elle vit cette épreuve au point de dire :

Si j'avais su, ô bien-aimé, combien l'amour est souffrance,
J'aurais parcouru la ville au battement du tambour
et proclamé que nul ne doit aimer (55).

Et ailleurs :

Sans Hari⁵ quelle est ma condition et mon salut ?
Tu es appelé mon protecteur, moi, je suis ta servante.
Du commencement à la fin, je retourne ton nom en mon cœur.
À chaque instant, je crie le douloureux désir que j'éprouve pour toi,
Ô Seigneur.
Le monde est un océan mouvant dont je suis entourée de tous côtés ;
La voile de mon bateau est déchirée, répare-la, Seigneur, le bateau coule.
L'épouse tourmentée par la séparation attend l'époux,
prends-la auprès de toi (58).

Il est évident que ces poèmes chantés sur tous les ragas⁶ des heures du jour, sont l'écho d'une expérience spirituelle mystérieuse certes, mais authentique et profonde, et suscitent admiration et respect. Sur l'arrière-fond de la persécution dont Mirabai fut l'objet, ils constituent comme une apologie très touchante, au cœur de l'hindouïsme, à la question exprimée dans le Cantique : « Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? » Laissons-nous interpeller.

2. « Imagerie Nuptiale »

Certains se disent allergiques à cette « imagerie nuptiale » concernant l'amour de Dieu pour sa créature et, dans l'air saturé d'érotisme que nous respirons, c'est compréhensible. Mais n'émettons-nous pas une forme de contresens lorsque nous parlons d'« imagerie nuptiale » ? Éros est en Dieu. La réalité de l'amour, de tout amour au monde, brûle en lui. Nos mots et images se heurtent au silence d'un Être qui nous aime trop. Si on savait à quel point, il faudrait en

⁵ Autre nom de Krishna.

⁶ Mode musical de la musique indienne. Les ragas sont le plus souvent associés à une heure du jour, ou à une émotion particulière. Il est bon d'avoir à l'esprit que ces poèmes étaient chantés, et ils le sont encore aujourd'hui.

mourir, et on ne sait si ce serait de douleur ou de joie, car les sentiments humains sont impuissants, là où le feu brûle trop furieusement et où l'eau est trop douce. Images encore...

Dieu ne nous a donné qu'une seule Image, son Fils. En lui, le « corps-image » et l'« amour humain-image » se voient élevés au rang de sacrement. Tout est bien solide et réel dans le Royaume. Il devient difficile de parler d'imagerie nuptiale si l'on considère que la nuptialité est au centre. Cependant il est toujours possible de mal appréhender le mystère, et ceux qui rejettent cette forme de la spiritualité le font souvent par souci d'honnêteté.

On a parfois considéré ces choses d'une manière trop romantique. Il est arrivé également de réserver à tort le mystère de l'Épouse du Christ aux femmes consacrées, comme si cette bonne nouvelle ne concernait pas les hommes célibataires, ni les gens mariés. On a même en quelque sorte « institutionnalisé » la spiritualité sponsale en l'associant abusivement à la clôture⁷. C'est pourquoi il est bon de retourner ces choses dans son cœur afin d'essayer de comprendre un peu mieux si possible de quelle manière Jésus est l'Époux.

3. Incarnation

Mais que répond-elle finalement à la question, la jeune femme du Cantique ?

Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, ô la plus belle des femmes ? Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, pour que tu nous conjures de la sorte ? (Ct 5, 9).

Elle répond par une évocation surréaliste de l'aimé, décrit de haut en bas, émaillée d'allusions au Temple⁸. Rien n'est épargné : l'or du Saint des Saints, les palmes sculptées sur l'entrée, la vasque de bronze du Temple, l'ivoire, l'albâtre, les pierres précieuses, le cèdre... L'amant est ici plus que Salomon. Il est le nouveau Temple.

Or, on sait que les images utilisées par lui pour la décrire dans le troisième poème provenaient de la géographie, du monde animal, végétal, minéral de la Palestine ; avec cependant un point commun remarquable : leurs yeux à tous deux sont des colombes (1, 15 ; 4, 1 ; 5, 12). Ils vivent du même esprit. Nous voici donc invités à voir la Terre d'Israël et le Temple en filigrane de leur histoire d'amour.

⁷ Bernardo OLIVERA, « De commencements en commencements. Tradition et nouveauté de la vie monastique », *Assemblée du service des moniales de France*. Juin 2002, n° 4-4, sur *Verbi Sponsa*.

⁸ Blaise ARMINJON, *La Cantate de l'Amour*, Christus, 1983, p. 261 s.

Certains trouvent ces rapprochements artificiels, voire indifférents à la compréhension du texte. Mais si cette révélation était sans importance, pourquoi donc l'aimée la conclut-elle si solennellement par l'affirmation du verset 5, 16 : « Tel est mon bien-aimé, tel est mon époux, filles de Jérusalem. » C'est l'unique fois dans tout le Cantique où elle appelle celui qu'elle aime : « mon époux ».

Il me semble voir, en cette surimpression de l'Époux et du Temple, une clef de compréhension du mystère de la nuptialité révélé dans le Messie à venir, Jésus. Son corps est le Nouveau Temple. Il l'a dit (Jn 2, 19-22). Qu'est-ce que le Temple finalement, sinon le lieu de la présence du Dieu trois fois Saint parmi nous, le lieu de l'adoration véritable ? Qu'est-ce que l'adoration en un sens sinon la culmination de notre désir amoureux ?

Dans l'Évangile de Jean, l'épisode de la purification du Temple suit directement le signe des noces de Cana. Est-ce fortuit ? On retrouve le thème de la nuptialité au chapitre suivant (Jn 3, 29-30) et le contexte de la rencontre de Jésus avec la Samaritaine au chapitre 4 est clairement nuptial, comme toutes les rencontres auprès d'un puits dans la Bible⁹. Or, on trouve également dans cette scène de Jn 4, en surimpression, le thème nuptial et celui du Temple, et de l'au-delà du Temple, l'adoration en esprit et en vérité pour les vrais adorateurs que cherche le Père.

À la Passion encore, Jean voit l'eau couler du côté droit de Jésus, allusion entre autres à la vision du Temple au livre d'Ézéchiel, ch. 47.

En quoi le thème du Temple peut-il éclairer ma relation à Jésus Époux ? Cela semble si abstrait. Peut-être moins qu'on ne le pense. Il est important de sans cesse affiner nos sens spirituels, à l'aide de l'Écriture, de la Tradition et de la vie afin de rechercher son vrai visage, à la manière d'un peintre d'icônes, en quête de la nuance d'un regard. Autrefois, je ne pouvais me représenter Jésus Époux que sous la forme d'un vis-à-vis, un homme absolu, réflexion sur une toile où les projecteurs puissants de mon imagination l'avaient figé, image unidimensionnelle, en quelque sorte désespérante, toute vraie rencontre étant réservée pour l'au-delà. Il me semble depuis lors que le principal écueil d'une spiritualité nuptiale provient de la notion courante de « sublimation » qui place l'être aimé (le Christ en l'occurrence) dans la sphère de l'idéal, tout en nous laissant la secrète arrière-pensée que seul l'amour humain peut au fond nous remuer en profondeur.

⁹ Cf. Gn 24, 11 s. ; 29, 1-14 ; Ex 2, 15 s.

Est-il suffisant de dire que le Christ est l'amant idéal et parfait ? Pour porter le célibat à longueur d'années, voire la fidélité dans la vie commune, ne faut-il pas bien davantage ? Lorsque saint Paul nous souhaite « la force de comprendre avec tous les saints ce qu'est la largeur, la longueur, la hauteur, la profondeur... » (cf. Ep 3, 18), on peut penser (allégoriquement) qu'il nous convie à une vision intérieure en quelque sorte pluridimensionnelle du Christ et de son amour. C'est cela qu'ébauche la jeune femme du Cantique en nous offrant son portrait passionné de l'Aimé, un portrait en profondeur, dans lequel on entre comme en un Temple pour adorer. Un portrait où immanence et transcendance sont réconciliées dans la plus grande tendresse ; où l'on pressent enfin le mystère inouï de l'Incarnation, mystère nuptial entre tous. N'est-ce pas l'Incarnation que préfigure le Temple de Jérusalem ?

Les couleurs utilisées pour le décrire renvoient au même mystère. L'or pur domine. L'or est réservé au seul bien-aimé dans le Cantique. C'est l'or de la Divinité. Mais avant d'évoquer sa tête d'or, elle nous dit qu'il est « frais et vermeil », blanc et rouge...

Dans son enseignement, elle part donc de ce qui nous concerne et nous est familier en commençant sa catéchèse par le corps, écrit Grégoire de Nysse. Voici donc les réflexions par lesquelles la fiancée conduit les jeunes filles vers le mystère : votre intelligence ne sera pas élevée vers l'insaisissable infini avant d'avoir saisi fortement par la foi ce qui s'est offert à la vue. Or, ce qui est vu, c'est la nature de la chair¹⁰.

Il est vermeil aussi... Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? Une blessure. Celle qu'il a reçue chez ses amis (cf. Za 13, 16). Si le Christ a toujours attiré les croyants par son humanité, ce qui a inlassablement aimanté les mystiques à travers l'histoire, c'est sa plaie au côté. L'amour jaillit spontanément en réponse à l'Amour à la vue de la plaie du côté. Subjectivement, on mesure là toute la différence avec l'attraction qu'un homme par sa virilité peut exercer sur une femme. Ici, c'est une attirance très forte, très puissante qui se fixe tout naturellement sur la blessure incomparable. Certains parlent du trésor de la Divinité caché en son humanité. Divinité, humanité : mystère des noces encore. C'est comme si on touchait là le point de jonction, l'intime soudure, le Baiser éternel.

Vivre de la nuptialité qui est en Dieu, ce n'est pas éprouver de grands sentiments, ni même utiliser dans sa prière un langage propre

¹⁰ GRÉGOIRE DE NYSSE, *Homélie 13 sur le Cantique*, (Les Pères dans la foi), Migne, 1992, p. 264-265.

à la passion amoureuse. Il s'agit plutôt d'avoir le plus grand respect possible pour le mystère de l'Incarnation. Se tenir là, tout simplement, et contempler en lui, en son « Corps de vie », le point d'intersection où ciel et terre se compénètrent, ce point d'attraction cosmique, lieu du Mariage unique, de l'Alliance, car c'est le lieu de notre mariage en sa source. Oui, la chair du Seigneur est vraiment le lieu de mon mariage, quel que soit mon état de vie.

Bien sûr, le mystère nuptial de l'Amour qui est en Dieu déborde l'Incarnation et rejoint tous les mystères du Christ. Paschase Radbert évoque joliment une fête de noces qui commence au premier moment de l'Incarnation, est solennisée par la Résurrection et dure jusqu'à la Parousie afin que tous les rites en soient accomplis. Dans l'intervalle, la jeune mariée reçoit les arrhes de l'Esprit¹¹. Grégoire le Grand nous fait remarquer avec justesse que

ce n'est pas l'union physique dans le sein maternel (de Marie) qui peut comme telle s'appeler « mariage » car deux natures ne se marient pas mais deux personnes. C'est pourquoi le mariage se produit plus tard, entre le Christ et l'Église¹².

Une large tradition associe donc plus spontanément la spiritualité nuptiale à la Croix et c'est là qu'elle naît (l'Église jaillie du côté de l'homme endormi sur la croix), c'est là qu'elle s'articule, que l'Époux se dévoile en quelque sorte. C'est aussi en participant à notre manière au mystère de la croix, en unissant nos souffrances à sa souffrance que nous pouvons découvrir tant soit peu, dans le secret du cœur, comment le Sang devient le vin des noces.

Cependant, ce regard n'est possible que s'il existe au préalable une saisie spontanée de la Divinité du Christ en son Humanité, autrement dit la foi en l'Incarnation. Sans cette foi, le célibat consacré risque d'être très difficile à vivre. Laissons ici parler le poète. Il comprend, il voit, il anticipe même :

Trompeuse allégorie : il nous faut un visage,
Un nom donné, un geste, il nous faut un baiser
Et qu'il nous touche au cœur d'un amour sans partage.

Car choisir l'au-delà ne peut nous apaiser
S'il faut nier le corps de la terre visible :
L'esprit désincarné voit son élan brisé.

¹¹ PASCHASE RADBERT, *Commentaire sur l'Évangile de Matthieu*, X, 22, PL 120, 741-742.

¹² PL 76, 1283, Cf. Hans Urs von BALTHASAR, *Dramatique Divine*, II, 2, « La réponse de la femme », p. 245, note 20.

À moins qu'aigle d'orgueil au ciel intelligible,
Dessinant l'absolu dans un azur glacé
Il ose mépriser toute beauté tangible.

Mais ce n'est pas ainsi que nous fut annoncé
L'Éternel dans le temps, et la grâce charnelle
Remise entre des bras capables d'embrasser.

Nous avons tant besoin de présence réelle,
De la toucher des yeux, de l'étreindre en nos mains
Cette présence nue ensemble qu'éternelle.

Montrez-nous ce visage infiniment humain,
Venez ce soir de grâce effacer la distance,
Notre cœur inconstant veillera-t-il demain ?

Le lecteur lut alors au livre d'espérance :
Un enfant nous est né, saint, merveilleux, Dieu fort
Et le vieil homme en paix recouvrant son enfance

S'écria : 'Maintenant, il n'y a plus de mort,
Terre et ciel, et la mer ne sont plus que lumière,
Tout l'être communie, il n'y a plus qu'un Corps,

Ce temple transparent d'or pur comme du verre'¹³.

4. Le désir et la foi

Une seconde question est cachée dans la première, et il est bon de s'y attarder un instant : comment une chair incomplète peut-elle s'apaiser en Christ ?

La clef d'une spiritualité nuptiale doit nécessairement se trouver du côté du Christ, objet du désir. La purification de notre désir érotique ne requiert donc pas un effort de spiritualisation, de sublimation, mais plutôt un acte de foi. Nous en faisons tous l'expérience : l'acte de foi nous prend, il saisit toute la personne mystérieusement, corps et âme, même s'il ne se donne pas nécessairement à la sensibilité. Il n'évacue cependant jamais le monde sensoriel, comme on le voit dans l'Eucharistie où le Christ se donne à toucher, à manger, à boire.

La prostituée qui s'approche de Jésus dans l'Évangile de Luc (7, 36-50) et oint ses pieds de larmes et de parfum n'a pas seulement été convertie par ses paroles. En se laissant toucher ainsi, il convertissait son désir, il la virginisait. Tim Guénard, ancien chef de bande

¹³ Charles DUMONT ocsa, *Poèmes et prières, Chant IX*, (Cahiers Scourmontois 2), 2000, p. 82.

converti, après avoir entendu cet épisode de l'évangile (il était caché dans le clocher de l'église...), sortit acheter deux bouteilles de parfum. Avisant au retour une amie – elle avait justement de longs cheveux – il lui a demandé de se mettre à ses pieds, de les oindre de parfum et de les essuyer avec ses cheveux. Puis il lui a lavé les pieds à son tour. Il conclut par ces mots :

Au sujet de Jésus, j'entendais toujours dire : il s'est fait Homme. Je n'y comprenais rien. Il s'est fait Homme, ça veut dire quoi ? Cette expérience m'a mis sur la voie. Il y avait une telle sensualité dans ce geste, dans le contact des cheveux sur des pieds fatigués baignés de parfum ! Homme dans ce sens, ça me parlait. Du coup, j'ai pensé : Maintenant, je sais. Ce mec-là, Jésus, je le suivrai n'importe où¹⁴.

Jésus était venu le rejoindre au cœur même de son problème à lui, le machisme, pour lui faire percevoir quelque chose de son Incarnation. On est donc en droit de se demander ce que la foi peut opérer par rapport à notre désir humain. On sait bien sûr qu'elle n'assouvit rien ! D'ailleurs le désir est à lui-même sa nourriture. L'assouvissement, envisagé pour lui-même, l'égare. Mais on oublie souvent que la foi a le pouvoir de l'apaiser, de l'unifier, de l'approfondir en l'orientant vers la Chair du Seigneur.

Saint Bernard a magistralement développé cette idée à plusieurs reprises à partir de son expérience personnelle.

Le Seigneur Jésus, doux à votre cœur, vous protégera des douces séductions charnelles ; la douceur vaincra la douceur comme un clou chasse l'autre. [Et il poursuit :] Quant à moi, je pense que la principale raison pour laquelle le Dieu invisible a voulu être vu dans la chair et se trouver homme parmi les hommes a été d'abord de ramener à l'amour salutaire de sa propre chair toutes les affections des hommes charnels qui ne peuvent aimer qu'ainsi, et de cette manière de les conduire graduellement à un amour spirituel¹⁵.

L'amour spirituel c'est l'amour fort, qui résiste à l'épreuve ; l'amour animé par l'Esprit. Il mentionne par ailleurs la nécessité du départ du Christ afin que vienne l'Esprit qui purifie le désir¹⁶.

Dans un très beau passage sur la paix, Gueric d'Igny paraphrase le Cantique de Syméon :

¹⁴ Tim GUÉNARD, *Quand le murmure devient cri*, Presses de la Renaissance, Paris, 2005, p. 51-52.

¹⁵ BERNARD DE CLAIRVAUX, *SCt* 20, 4 et 6.

¹⁶ IDEM, *Asc* 3, 4 et 6, 12.

Maintenant, Seigneur, laisse aller en paix ton serviteur selon ta parole, après que mes yeux ont vu ton salut qui est notre paix et qui fait l'unité non seulement entre le Juif et le Gentil, mais encore entre Dieu et l'homme et en l'homme entre l'esprit et la chair¹⁷.

Jésus unifiant en nous la chair et l'esprit : cette idée projette une lumière particulière sur la chasteté et sur toute vertu en définitive, car toute vertu qui ne s'enracine pas dans le mystère du Verbe Incarné et qui n'unit pas en nous-mêmes la chair et l'esprit, court le risque de ne plus être authentiquement chrétienne. Le Saint-Esprit est et sera toujours agent d'incarnation, et la réalité spirituelle se donnera toujours dans et à travers l'humanité du Seigneur.

Tout cela a des implications pratiques. On a trop souvent dressé un mur infranchissable entre amour humain et amour divin, surnaturel. Cela a pour effet de faire éprouver à beaucoup la chasteté pour le Royaume comme un martyre. Dans un sens, c'en est un. Mais on oublie qu'elle est douce aussi, de toute la douceur de cette Chair du Christ qui, seule, laisse passer Dieu. Le célibat pour le Royaume ne peut se vivre qu'en rapport vital avec cette chair du Christ. Je pense à une confiance faite par Ignace de Loyola au sujet de Marie :

À la consécration, elle me faisait comprendre que sa chair est en celle de son Fils avec de si hautes intelligences que cela ne pourrait s'écrire¹⁸.

Ne peut-on pas envisager le don de la chasteté pour le Christ dans cette lumière ? Comme une participation individuelle à la grâce totale que Marie a reçue de « comprendre que sa chair est en celle de son Fils » ? Aujourd'hui, à force de respect pour le silence et l'incompréhensibilité de Dieu, nous sommes peut-être en train de perdre cette dimension sacramentelle de l'existence chrétienne et nous ne pensons pas assez que tout est réciprocité dans le Royaume où il importe plus d'être connu que de connaître (1 Co 8, 2-3).

5. L'Épouse dans l'Époux

Dans son *Sermon 27 sur le Cantique*, Bernard nous convie à cette vision profonde du Christ Époux et de l'Église manifestée en lui.

Ainsi, l'un et l'autre viennent du ciel : l'Époux, c'est-à-dire Jésus, et l'épouse, Jérusalem. Lui, pour se rendre visible, *s'est anéanti lui-même, prenant la condition de serviteur et, par son aspect, il fut*

¹⁷ GUERRIC D'IGNY, *3^e sermon pour la Purification*, 3.

¹⁸ *Journal Spirituel*, 15 Février 1544. n° 31, cité dans : Jean-Marie HENNAUX, « L'apparition du Ressuscité à Notre Dame », *Nouvelle Revue Théologique* (126), 2004, p. 43.

reconnu comme un homme. Mais elle, dans quelle condition, ou sous quelle apparence et quel aspect pensons-nous que le voyant (de Patmos) la vit descendre ?

Serait-ce en la compagnie de ces *anges qu'il vit descendre et monter au-dessus du Fils de l'homme* ? Nous disons plutôt qu'il vit l'épouse quand il vit le Verbe dans la chair, reconnaissant *les deux en une seule chair*. En effet, lorsque ce saint Emmanuel apporta à la terre l'enseignement de la doctrine céleste, lorsque l'image visible et la *splendeur de la beauté* de cette *Jérusalem d'en-haut, qui est notre mère* se dévoila à nous, manifestée dans le Christ, n'avons-nous pas vu alors l'épouse dans l'Époux ? En un seul et même *Seigneur de gloire*, nous avons admiré *l'Époux paré de sa couronne et l'épouse ornée de ses bijoux*. *Celui donc qui est descendu est le même qui est monté*, pour que *nul ne monte au ciel sinon celui qui est descendu du ciel*, un seul et même Seigneur, Époux comme tête, épouse comme corps¹⁹.

On a parfois fait de la spiritualité nuptiale quelque chose d'intimiste et de purement personnel. Mais les Pères ne l'ont jamais compris ainsi, ni même les lecteurs juifs du Cantique de Salomon. Ici, Bernard discerne non seulement la vision de l'amour nuptial de Dieu dans l'Incarnation, mais il y intègre aussi la métaphore bien connue de la tête et du corps, le tout sur l'arrière-fond du ciel, fil conducteur du sermon. Voir l'Épouse dans l'Époux, c'est considérer le Christ uni à son Corps mystique. Plus profondément, c'est s'envisager soi-même en lui, solidaire d'une multitude.

« Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres ? » Il est totalement décentré de lui-même. Son mouvement est kénose, et cette kénose lumineuse est à la source de son « je suis » éternel.

Il est multitude. Le Christ devait avoir dès l'enfance une forme de conscience infinie de son lien vital et décisif avec chacun de nous et avec toute la création. Peut-on dire que cette conscience, ce permanent « ceci est mon corps » éprouvé devant chaque être humain est aussi important que la conscience de sa mission, la conscience d'être l'Envoyé ? Les deux sont liés. Quant à nous, il nous faudra sans cesse oser nous laisser aimer par lui d'un amour brûlant, à la fois « plus intime à nous-mêmes que nous-mêmes » et qui nous déborde, (et nous déchire...) jusqu'à l'humanité entière.

Mère Teresa de Calcutta avait compris cela jusqu'au bout. Dans un poème écrit à l'âge de dix-huit ans sur le bateau qui l'emmenait en Inde, elle se considère comme une fiancée²⁰. Mais elle ne savait

¹⁹ *SCt* 27, 7.

²⁰ MÈRE TERESA, *Viens, sois ma lumière*, Textes édités et commentés par Brian Kolodiejchuk M.C., Lethielleux, 2008, p. 36.

pas encore où ce bateau la menait, ni ce que cet étrange fiancé allait lui demander. Avant de l'abandonner à sa longue nuit et à son œuvre immense, le Seigneur lui a parlé avec tendresse, l'appelant « *My little spouse, my own little one*²¹ ». Il en est peu sur cette terre qui soient parvenus à un tel amour passionné du Christ. Elle n'a jamais manqué de le reconnaître en ses pauvres. Il l'a vraiment emportée jusqu'aux extrémités de sa kénose, de son décentrement de soi, afin de rejoindre par elle une multitude de pauvres dans leurs « trous sombres » selon l'expression qu'il a lui-même utilisée. Et celle qui aspirait à se nourrir de la nourriture (spirituelle) qu'elle donnait à ses sœurs²² écrit : « Grâce à Dieu nous ne servons pas Dieu avec nos sentiments, sinon je ne sais où je serais²³. »

Parmi les scènes de l'Évangile proches du Cantique des cantiques, une des plus riches de sens est celle de l'apparition de Jésus à Marie Madeleine (Jn 20). On peut y voir une véritable initiation à l'amour du Christ nous conviant au décentrement de nous-mêmes. Jean nous fait comprendre aussi quelque chose du lien entre nuptialité et filialité. Marie Madeleine dit au présumé jardinier : « Seigneur, si c'est toi qui l'as enlevé, dis-moi où tu l'as mis, et j'irai le prendre » (Jn 20, 15). Elle dit cela comme s'il lui était possible de le porter toute seule ! La femme sent instinctivement sa relation au corps de l'homme, dès la naissance, durant la vie où elle le vêt et le nourrit, jusqu'à la mort. « J'irai le prendre ! J'ai le devoir de le protéger de cette dernière insulte ! Laissez-moi de grâce cette ultime consolation, ce dernier vestige d'intimité avec ses membres morts. Laissez-moi le prendre, le toucher, le parfumer une dernière fois. Faites-moi la grâce de ce dernier adieu ! »

C'est dans ce contexte psychologique que Jésus lui répond : « Ne me retiens pas. » Lui parler ainsi est une façon voilée de lui dire : « Je suis vivant désormais » à mettre en parallèle avec la parole des anges en saint Luc : « Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant ? » (24, 4). Une seconde auparavant il lui a dit : « Marie », à quoi elle a répondu « Rabbouni ». C'était doucement lui signifier qu'il vit désormais en elle et elle en lui. Car cette habitation mutuelle du Christ et de l'Église est le premier fruit de la Résurrection. Elle voulait serrer contre elle un corps mort. Vivant, en prononçant son nom, il lui enseigne une relation toute nouvelle,

²¹ « Ma petite épouse, ma toute petite », *Ibidem* p. 72 (Lettre du 13 Janvier 1947 à Mgr Périer).

²² *Ibidem*, p. 246 : « mais je n'y arrive jamais. »

²³ *Ibidem*, p. 292.

l'authentique réciprocité, lui en elle et elle en lui. Mais non pas elle seule ! Et c'est cela qu'il faut bien comprendre ! « Je ne suis pas encore monté vers le Père... » Je suis et je ne suis pas encore le Christ total. Tous ont été créés en moi, l'Unique, mais tous ne me sont pas encore incorporés. Il y a le temps intermédiaire de l'Église, mon Corps, mon Épouse. En moi, elle attend le consentement de l'amour et la foi d'une multitude d'êtres uniques et aimés par-dessus tout pour qui mon sang a coulé. « Ne me retiens pas... », sors de toi-même, « va dire à mes frères », cours leur annoncer que tout a commencé enfin. « Je monte vers mon Père qui est votre Père, vers mon Dieu qui est votre Dieu. » Va, colombe pascale, dis-leur de toutes tes forces : je... vous... nous... je suis née pour ne dire qu'un mot : Père !

6. La porte, l'assentiment

Jean n'a plus vu de Temple dans la cité nouvelle, l'Épouse de l'Agneau. « Car son Temple, c'est le Seigneur, le Dieu tout Puissant ainsi que l'Agneau » (Ap 21, 22).

Et la porte... ? C'est toujours la même. On la trouve en saint Luc, en ce « *fiat* » minuscule, inimaginable qui a prélué à l'Amen. La porte, ce sera toujours le « Oui », l'assentiment. Toute rébellion, tout refus de consentement à la liberté de l'Évangile s'oppose à l'Esprit du Christ qui est et sera toujours Esprit d'Incarnation, Esprit de l'Amen. C'est comme de se refuser aux embrassements de l'Époux.

Cette attitude, féminine en sa source, est paradoxalement celle qui demande le plus de force. Rien n'est plus nécessaire, plus puissant au monde. Marie a été plus forte que Pierre. Elle le demeure jusqu'à la fin des temps, et notre foi sera d'autant plus vivante et féconde qu'elle se fondera sur leur expérience à tous deux.

« Toutes les époques vraiment florissantes de la culture se sont appuyées sur les forces issues de la double polarité de l'être » écrivait Gertrud von Le Fort²⁴. La question nous concerne tous, et nous avons chacun, en nous-mêmes, une réponse à lui donner. Notre attitude vis-à-vis de l'autre sexe est-elle paisible, respectueuse, admirative ? Comment concilions-nous disponibilité intérieure et décision, contemplation et action, intuition et rationalité... ?

Cette question concerne l'Église aujourd'hui plus que jamais.

Comment cet homme, Jean, pourrait-il comprendre sa vocation particulière dans l'Église, s'il ne se savait pas d'abord enfant de l'Église, avant d'y assumer un rôle paternel et maternel ? Comment le pour-

²⁴ *La Femme Éternelle*, Cerf, 1955, p. 67.

rait-il si son sacerdoce n'était situé que dans le collège masculin des douze ? Comment pourrait-il vivre son sacerdoce pour l'Église Épouse, féminine, s'il n'était pas d'abord lui-même Église Épouse, dans la foi et l'amour pour l'Époux Unique ? Et cela comment le pourrait-il s'il n'avait pas devant les yeux celle qui est en personne l'Église Épouse, Marie, et s'il ne pouvait symboliquement s'identifier à elle par l'amour ? D'ailleurs comment pourrait-il accueillir sa vocation propre s'il ne faisait sienne l'attitude mariale et sponsale qui lui a été montrée dès Cana : *quoi qu'il vous dise, faites-le* (Jn 2, 5). S'il n'entre pas dans cette attitude féminine et sponsale – et il ne le peut que par la médiation de Marie qu'il *prend chez lui* (Jn 19, 27) – il se croira source immédiate de vie (par les sacrements qu'il donne), d'une manière indue, exclusivement masculine, dominatrice, « clérical » dirions-nous aujourd'hui. Il apparaît ainsi dès maintenant que toute atténuation de la médiation mariale dans l'Église ne peut avoir pour effet qu'une inflation du pôle hiérarchique, épiscopal, presbytéral, diaconal²⁵.

Si Pierre, aujourd'hui, cache encore Marie, vu sa haute stature, son successeur nous dit cependant :

Tout dans l'Église, toute institution, et tout ministère, y compris celui du Pape et de ses successeurs, est « inclus » sous le manteau de la Vierge, dans l'espace plein de grâce de son « oui » à la volonté de Dieu²⁶.

Au terme de cette méditation je retrouve parmi les mots éparés la petite perle du moine, devenue immense. J'y lis :

Se laisser aimer...

*Entrer dans le Temple qui est le Christ ; et se tenir là,
au point sacré où l'amour de Dieu se déverse en notre humanité...*

Croire, à partir de tout son être, de tout son désir humain...

Ne jamais manquer de le reconnaître

En ses multitudes, en chaque visage, en sa création...

Dire oui...

Ananda Matha Ashram
MAKKIYAD – P.O. 670 731
WAYANAD – KERALA – INDE
anmatha@sancharnet.in

Marie-Isabelle Tirtiaux, ocsa

²⁵ Jean-Marie HENNAUX, « La femme et le sacerdoce éternel », *Nouvelle Revue Théologique* (128) 2006, p. 207-208.

²⁶ Consistoire des 24 /25 mars 2006, Homélie aux Cardinaux, « L'anneau, signe nuptial de votre engagement », *Documentation Catholique* 2006, p. 373.